

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Troisième partie : L'âge mûr



Rameau n°1, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

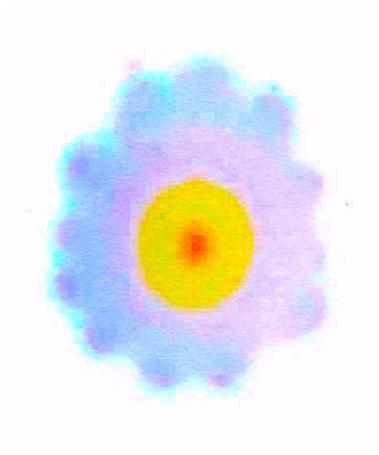
Essai poétique

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire –
Troisième partie : L'âge mûr

72



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

Troisième partie : L'âge mûr

L'amour est pourpre comme un œillet. L'amour : ce bien intense et à ce point indiscipliné, plongé au sein d'un monde d'insuffisances flagrantes. Ou intensément recroquevillé sur lui-même et comme puissamment immergé en sa profonde léthargie : à peine semblait-il vouloir se survivre à lui-même, tel un être éperdu et positivement endeuillé...

« J'ai pourtant tellement besoin de cette chaleur... De ta proximité corporelle éclatante, en même temps qu'elle est suave et physiquement rayonnante... » Ainsi s'exprime volontiers la femme, en son for intérieur, à son réveil étonné. Complètement enrobée de saveur, totalement imbibée de sueur, son corps d'amande fine tendu, telle une offrande pointée au ciel, son objectif diffus à nouveau désigné. L'esprit comme raidi vers son autre soi-même : comme vivant intensément cette contradiction intime de sa chair d'avec son esprit, car entièrement bâtie sur de violentes oppositions intérieures, en même temps qu'abandonnée...

Pour la plupart des femmes en effet, l'homme représente cette onctuosité quasiment palpable de la chaleur. Cette matière tout à fait indéfinissable : celle, fondamentalement rassurante au demeurant, d'un corps qui étreint et protège. Les effluves du temps qui, en continu, passent lentement au-dessus de nos têtes n'y changeant rien à l'affaire, bien au contraire... Dansez, nous suggèrent-elles, et votre corps fait de chair et de sang vous chuchotera à l'oreille où il désire être entraîné. Par vos propres ailes volez, insinuent-elles vivement, et l'esprit

Essai poétique

de vos limbes, en vos cerveaux, insufflera sa folle et langoureuse mélodie ensoleillée. Car au milieu de ce brasier austère que tout baiser, in fine, tendra à vouloir nous fournir, c'est l'univers exquis et entêtant du rêve, ressenti en nos seins dans son absolue complétude qui, à celui bien plus sévère encore de toute pesanteur amidonnée, voudra venir nous enlacer.

Toutes les femmes, intérieurement, expriment solidairement la même attente originelle. Toutes les femmes, ou presque, y sacrifient, de fait, l'entièreté de leurs agissements. Et tous les hommes, confusément, devinent leurs actions comme telle : une longue et tortueuse attente - cette expectative contrainte de l'espérance ! -, pour les vriller en leurs filets. Car il n'existe aucune alternative existentielle à ce fort sentiment d'impunité partagée ; si ce n'est que ce sentiment si souvent éprouvé de part et d'autre du ressenti sexué n'y recouvre pas entièrement la même tenace réalité...

Giroflées. Azalées. Asters des Alpes. Du lourd et riche kalanchoé. Les soucis, par nature parcimonieux, contre la farandole exacerbée des belles-de-jour, très ostensiblement, en viendraient à vouloir fanfaronner... L'althéa (aussi dénommée hibiscus de Syrie, quelquefois - car probablement de nature exotique) et le millepertuis, son cousin éloigné et subtilement odoriférant... Ou même le discret sorbier des oiseleurs, faisant face avec orgueil et assurance à nos plantes décoratives, ou plantes d'agrément : toutes, au même titre que les autres, dérivées de végétaux obscurs, aux origines sauvages - ces dignes vagabonds qui, bien avant nous et tels des Elohim perdus au fin fond des ténèbres, parsemèrent l'espace... Oui, en elles toutes, perception de nos perceptions, comme en te regardant, je poursuis un mirage !

Mais repartons, si vous le voulez bien, de cet horrible et brutal constat : car vouer le rapport homme-femme à la seule notion d'utilité, comme a systématiquement eu tendance à le faire notre société moderne, mais surtout, avant elle, la plupart de ses tortueuses

Essai poétique

prédécessrice, le condamne inévitablement à l'échec. Car cela fonctionne désormais à l'encontre de toute sensation douceuse qui, fort délicieusement, resterait à privilégier entre nous ; ou plus exactement, à l'encontre de toutes ces perceptions d'une confiance mutuelle restaurée. Car c'est bien cette confiance égarée qui, dans l'âge mûr de l'homme, serait incidemment à retrouver...

À l'inverse de ce phénomène sociétal d'une très vaste ampleur, est-ce le caractère d'une possible vulnérabilité féminine, si jamais elle était avérée, ou bien celui, plus épars encore, des simples fleurs des prés dont la vocation secrète est de nous accompagner de par le monde, qui, sur notre terre, et invariablement, nous oriente vers le recouvrement de la notion fragile de tendresse ? Cet embryon élémentaire d'un réel affect masculin naît-il ici, et en conséquence de tout ce qui vient de nous être exprimé, avec cette légèreté intrinsèque du pétale labile, plongé au cœur de sa volatilité essentielle ? Et comme éparpillée parmi l'évanescence délicatesse de sa propre matière, tout auréolée de fragilité ? Tout entière et cependant menue, se cachera-t-elle, dans cette incapacité patente à se fixer dans la moindre durée potentielle, hormis celle des peintres - mais en cela réside leur tentative inavouée d'une orgueilleuse et manifeste tricherie ! Artifice lunaire de la peinture, quand tu nous tiens...

Souvent, les fleurs viennent nous chuchoter à l'oreille la compilation étroite de nos vies. Pour nous, elles dressent le tableau de leurs symboles arqués, inscrits dans l'épaisseur du nombre ou la pluralité inouïe de la page. Pédiculaires : chacun de leur langage étant, à leurs racines même, particulier, nous nous devons d'y faire face, exactement comme nous le ferions devant l'étrangeté latente d'une toile. Nous dresser devant elles, sérieux et attentifs, de la même façon que face à un messenger obscur, venu laborieusement des profondeurs du temps et demeurant à tout jamais à décoder... Leurs formes et leurs couleurs sont des teintes qui, très heureusement, resteraient à extraire de cette nébuleuse transie des gestes du nombre, ainsi que du magma

Essai poétique

furieux de nos plurielles existences. Les teinturiers appliqués du Bengale, les pêcheurs consciencieux de Corfou, les énigmatiques orfèvres royaux, ou les savants cordonniers de Cordoue faisant la réputation inégalée de l'Espagne, tous savent si bien de quoi il retourne... !

Car toute engeance hégémonique d'une colonie particulière de fleurs possède, pour elle seule, une langue qui leur est propre, une mosaïque de verbes onctueux à nous dispenser : idiomes secrets, parfois composés d'un seul idéogramme sacré, condensés en une seule image forte et procédant toujours, de fait, de l'éparpillement d'une vague et insaisissable pensée... Un dialecte qui leur est spécifique : une manière qui n'appartient qu'à elle d'exprimer une sapide saveur émanant de nos vies, comme on exprime dans le silence le sel discret du céleri ou l'essence chétive de la mauve.

Ainsi accompagnés des fleurs étincelantes et grâce à la multitude fanée de leurs parfums, le temps diapré qui nous entoure toujours en elles ne s'use pas. Bien au contraire : le temps fécond, en elles, se perpétue durablement, coulant au vent inexorable... Dans la fraîcheur et la tiédeur affectueuse qu'elles savent toujours nous dispenser, au travers de cette immensité que forme sur nos rétines profondes la variété glacée de leurs teintes diaphanes, le temps soumis en elles se mêle ; puis vient se fondre docilement, empli de cette volonté existentielle de ne faire qu'un avec les choses concrètes du monde. Force ô combien ténébreuse, longtemps issue de sa tenace fragilité : tel un David ayant su esquiver la charge haineuse du géant Goliath... Et à l'arrière-plan de cette toile-ci, un Saint Georges aux allures triomphantes aura, pour nous tous, manifestement su terrasser le fatidique dragon...

Le temps : cette simple durée d'un phénomène extravagant ayant malencontreusement essuyé un puissant début et qui, dès lors, se trouve être bloqué comme à l'orée d'une terrible suspension, contrit dans cette attente frileuse de son interminable fin. Car la durée n'a rien

Essai poétique

de réellement commensurable, ni même de comminatoire. Elle s'accorde uniquement à chacun de nos faits circonscris, qu'elle se donne pour mission de nous décrire. Et tout ceci, de son explosif avènement à l'effondrement vindicatif du monde ; ou, pour être plus précis encore, de sa naissance ravie des êtres au flétrissement annoncé d'un orchis vanillé.

Ici se révélerait l'ambiguïté australe que porte devant nos yeux la promesse du temps infini. Réside-t-il uniquement en tant qu'immense lévitation, telle une acerbe redondance ? Ou pire encore, tel un lent et massif dépérissement ? Ou bien, Hercule plus robuste que ne le laisse supposer sa craintive apparence - voire sa trompeuse prestance -, porte-t-il en lui-même cette douce promesse d'une vaste et puissante intensité colorée ? Et par lui advenue, notre prochaine certitude qui, à ce point accompli du récit, se pare d'un éclat de lumière à venir... ?

Vivre en nous cette gaîté annoncée d'une prochaine chatoyance enfin retrouvée ! Nul ne saurait prédire la part intense que saura porter à nos cœurs, pourtant géométriquement agencés, cette notion d'un temps absolu, offerte à chacune des fleurs que, pour nous tous, tantôt, notre terre portera et que, par pure compassion, elles nous auront collégialement allouée. Chacune, l'une après l'autre, dans leur relative précocité... Non, nul ne saurait le prédire, si ce n'est par l'intermédiaire de leurs précieux langages faits de nuances réciproques, et par leur sève remontante symbolisés. De fait, et a contrario de toute idée reçue, de toute stabilisante volonté, nous ne serions, en cette vaste terre, que le haut reflet perçu des fleurs.

Car les fleurs, par leurs nombreux langages imagés, forment ensemble le grand imagier haut en couleur du passage des heures. La symbolique variété de leurs messages reflétant leurs états d'âmes abyssaux, nos propres méandres psychologiques, tous les affreux non-dits de la parole suspendue dans le vent, jusqu'à nos reflexes complexes et ancestraux : tout en elles est décodé, comme dans le

Essai poétique

fond poudreux du noir café. Le timide, le volage, la fidélité amoureuse exercée sans ambages. L'amicale sérénité et sa tendre comparse - cette joyeuseté effrontée de la coloquinte -, tout s'y retrouve ; tout cela autant que les tempétueux nuages qui au loin passent, tout là-bas, au-dessus de l'insistant reproche du monde... Vapeur triste du regret, portant à nos yeux larges le vague souvenir d'une grâce passée, ou de sa vaine et laborieuse élégance d'aigrette... Extase particulière qui instille la vie, la fougue et même l'inspiration : toutes trois en leurs seins accolées. Sensation qu'accompagne un curieux sentiment de nostalgie ancienne qui pourtant se mue en confiance, connivence ou bien adversité... : cette opaque spiritualité qui souvent les habille est teintée d'une extrême froideur, jusqu'à y lire la monstrueuse virginité ?

Entérinant la variété infinie de nos farouches caractères, de nos profils émotionnels et nos subtiles sensibilités d'absinthes cueillies, les langages floraux multiplient à nos sens leur pure diversité. Nageant à contre-courant de cette dissemblance inassouvie de l'instant, des représentations sobres et effarées du monde des androsaces, leurs maléfiques odeurs au large tablier d'écoliers récoltées, le désir de la femme, à notre pure intimité, se révélera être d'une puissance absolue, recouvrant tout sur son passage !

Si nos esprits de sarrasin sont relatifs à nos langages (et encore, ne pas être certains de pouvoir aisément le prouver !), notre âme, pour sa part, est-elle à corrélérer, elle aussi, à ce feu même du langage ? A-t-elle quelque chose à voir avec le règne extrêmement foisonnant des mots : une sorte d'affinité élective, portée en nos neurones par une onde de choc électromagnétique ? Car si cela n'était le cas, serait-elle, au bout de notre sombre chemin, comme pour conclure notre solde de tout compte, à corrélérer directement avec la notion même de néant ? Ce principe vital, cette respiration très impalpable des gentianes mauves, et que bientôt nous mêlerons aux potentilles du matin, s'évaporerait-elle, soudain, en l'espace même d'un souffle ? Puis plus rien, une fois sa consistance de narcissé envolée ?

Essai poétique

Les fleurs, ainsi, semblent en compétition perpétuelle avec elles-mêmes. Qui, se dressant sur le talus. Qui, se tapissant dans les sous-bois. Qui, nous invectivant chaleureusement de leurs odeurs. Qui, par la fine aspérité de leurs teintes parfumées, révélant délicatement à nous autres passants cette vive ardeur de leur personnalité effacée. Qui, enfin, nous murmurant directement au cœur : chaque membre viril disposant, au beau milieu de ce très foisonnant domaine à son intention dessiné, de son cénacle qu'il préfère...

Pris dans ce tourbillon express que nous offre la vie, nous exécutons pour nous-mêmes notre propre expérience. Comme contraints par la loi imposée du marché aux fleurs... Mais au final, comme au fond de nous-mêmes, toujours nous mesurons que parmi le langage multiple des fleurs, celui qui nous siéra le mieux – et, à ce titre, nous sera à jamais éligible - restera celui que produira le cœur.

Entrevoir, pour nous-mêmes, cette improbable possibilité que les fleurs, en leur nom propre, possèdent un somptueux langage, c'est se poser la question de savoir si les fleurs ont une âme. Mais ne serait-ce pas plutôt nous, les hommes, qui projetons en permanence nos âmes éparpillées sur le corps frêle et chancelant des fleurs ? Sans oublier que se poser la question de l'existence même d'une telle projection, c'est entrevoir la possibilité, certes infime, que nous soyons, nous aussi, dotés d'une telle disposition. Question qui, à ce jour, n'est pas formellement tranchée, comme il nous faut le souligner... Conclusion provisoire de cet épanchement d'interrogations : l'âme ne serait-elle, au final, que ce qui ressort, en chaque instant que produit notre fâcheuse existence, de cette conscience inerte d'être vivant au monde ? Une sorte de mémoire morte, comparativement à nos mémoires vives... Auquel cas : comment les fleurs exprimeraient-elles, pour leur part, une telle conscience vitale ? Mis à part le simple fait d'exister ?

Essai poétique

Alors et en désespoir de cause, nous reste l'argument de vivre intensément la faculté de la douceur. D'éloigner de nous nos plus vives douleurs, en vue de ressentir une extase de pur bonheur !

Par le passé, nous avons tous agi de notre mieux. Nous avons sincèrement accompli toutes nos vibrantes dévotions. Nous nous sommes éparpillés au monde, pour en revenir parfois mutilés en notre propre chair : meurtris, blessés et amputés de la vie même. Nous avons produit les sacrifices requis et, désormais, attendons sagement notre dû : celui de la félicité si chèrement gagnée ! Allons-nous devoir nous en extirper ?

Une anima définit ce qui nous anime. C'est-à-dire, pour tenter d'être plus précis encore, détermine le principe universel qui nous meut. Sommes-nous cette animation d'un genre purement mécanique ? Ou procéderait-on de cette émanation mystérieuse d'un souffle ? Pour ce qui est des fleurs, qu'est-ce qui animerait profondément leur floraison ? Qu'est-ce qui les pousserait à croître continument en volume, perfection, teintes, en leur intense beauté ? Et cette formidable incarnation opiniâtre de leur beauté posséderait-elle, en quelque manière que ceci fût, une apparente affinité avec une âme pré-requise ?

Pour nous, il n'y a pas à en douter un seul instant : cette diversité florale est la source contingente de nos propres âmes acquises. Car la diversité qu'elles façonnent est la raison même du mouvement, par la motivation induite de l'expérience. Hormis le concept de diversité, il n'y aurait que morne plaine. Et qui dit morne plaine exprime bien, pour nous-mêmes autant que pour autrui, tout ce qui, en nous, deviendrait extase de l'immobile. Soit : hors d'un monde varié, point de salut, pourrait-on dire. Tandis que le principe féminin, qui abrite et protège le langoureux et puissant panégyrique des fleurs, détiendrait en lui-même la symbolique forte de cette haute et prodigieuse diversité !

Essai poétique

Nous sommes donc immergés dans la démonstration induite du produit par l'exemple. Ainsi, la variété des espèces, des minéraux, des paysages et même des psychologies humaines et animales est-elle consubstantiellement liée à notre vie sur la terre... Par force, le mobilier disséminé qui habille nos vies, ainsi, nous habite pareillement, existentiellement parlant, sur notre propre terre. Mobilier initial que, progressivement, nous remplaçons par la variété même de ce que nous produisons... Mais qui en rien ne possède, et loin s'en faut, d'ailleurs, une identique saveur !

Pour pouvoir être physiquement chassés du paradis, il est avant tout nécessaire que ce même paradis soit d'une nature finie. Notion étrange que celle de cette infinité dans la finitude... De celle de la thèse surgissant de son antithèse. Notion labyrinthique et profondément mythologique à la fois. Mais en cela réside exactement la définition même de la vie terrestre. Vie que nous avons fini, peu ou prou, par épuiser volontairement, au sens littéral du terme. Soit : dont nous avons fini par épuiser les multiples apprentissages qui nous étaient proposés. Gageons seulement que cette vie qui nous cerne et qui, de ses longs bras étiques et dénudés tente de nous subjuguier sur notre terre, par toutes ses ressources d'inventivité rassemblées, continuera, dans l'avenir, de nous surprendre !

Cette solide floraison qui nous est ici proposée est la parfaite illustration de la surprise renouvelée de vivre sur la terre. Ce qui, en soi, définit une mystique continuelle de notre vie. D'où est tiré cet axiome improvisé : aimer la femme par son principe féminin procède bien d'une mystique parachevée. Et sa féminité consiste, essentiellement, à exprimer en soi ce fait pleinement accompli.

Depuis les anciens, en effet, l'âme touche à ce qui est immanent ; elle rassemble tout ce qui est de l'ordre de l'impalpable, de l'inaudible, de l'indicible. Or, de par leur grâce inassouvie ; de par leur légèreté exprimée en tapinois – synonyme, ici, d'une belle et salubre fragilité -, les fleurs, leurs étamines notamment, prises dans leur

Essai poétique

ensemble, dans leur seyante globalité, rapprochent leur genre entier de cette représentation diffuse que nous nous faisons d'une fugacité impénétrable.

C'est pourquoi je rêve d'une civilisation où les âmes, parfois, juste après leur mort, se réincarneraient, pour quelques heures seulement, ou pour de longues saisons encore, dans le corps oppressant, précieux et lourd comme un bijou, des fleurs. Pour perdurer un peu au-delà de nous-mêmes et seulement continuer à nous côtoyer... D'ailleurs, peut-être le font-elles déjà, qui sait ? Les plantes étant à ce point si secrètes !

Partout, tout autour de nous, les planètes infinies du ciel nous font ce cadeau inhérent de leur pesante minéralité. La concrétion des gaz est leur domaine premier, leur royaume de Judée. Mais l'organique, pour sa part, agit comme une quotité imprévue, une valeur surajoutée. La grandiose minéralité de la vallée renfermant, à l'opposé de tout éclat vivifiant, cette notion intrinsèque d'une mort en attente, telle qu'elle ne nous effleure pas encore...

Nous serions donc issus de cet horizon organique dont, ostensiblement, nous héritons. En son foisonnement inaltéré consisterait notre perpétuel émerveillement, à en prendre une lente et forte possession du monde. D'où nous érigerions le support de notre propre émerveillement qui, par essence et pure vocation, se loge dans le royaume de l'éphémère. Nous sommes cette jeunesse flamboyante et le possible devenir de notre propre sentiment de l'éphémère : ce bienfait prolifique de l'organique, sa prodigalité existentielle, comme la femme échafaudant en elle le terreau bénéfique du proluxe de l'homme. Concept inaltérable, produit inébranlable : de l'organique jaillira cette substance humide de nos futurs !

La minéralité est donc une source à laquelle toute plante qui se respecte puisera en continu sa propre matérialité. Car l'organique se nourrit, en effet, et pour toute éternité, de cette déstructuration

Essai poétique

complexe et du désordre méthodique des atomes produits de la matière, ainsi que de la course des mystérieux photons qui, sans partage évidemment, nous environnent. Existerait-il une preuve plus tangible de la supériorité avérée du vibrant permanent de notre lumière sur le royaume définitif de l'inerte ? De la puissance de l'immatière sur la pesante et langoureuse substance de la matière ? De la victoire de l'éphémère dont, indubitablement, procède l'amour qui en nous perdure, sur le règne matériellement engourdi de la consistance et du statique ? De la richesse ontologique de notre magistral mouvement alimentant souterrainement, depuis l'heure de sa très lointaine création, la morphologie structurelle de notre entendement de vivants ? Autrement dit, du triomphe de notre imaginaire enchanté, produit sous la houlette providentielle de cette multiplicité des formes et de la pensée restituée... ?

Nous sommes donc la preuve devenue tangible que l'organique est la seule force vitale qui régisse durablement notre univers du sensible. C'est le secret que nous révèlent, en leur solide et durable constance, à la fois le végétal grouillant, habitant le plus profond de nos abysses, et cette activité sereinement laborieuse, issue de l'évidente croissance des fleurs. Et en puisant ainsi leurs fourmillants systèmes racinaires dans cette profondeur inextinguible des sols, et en s'agrippant secrètement entre la faille du précaire et le bourdonnement larvaire du monde, entre une roche déstructurée et son riche limon sommital - ce gras substrat des jours féconds, en sa légèreté minutieusement dentelée, juste en-dessous de l'éther... -, émane pour nous la grâce inaltérable de leur fragile persistance.

Pour ce qui en sera de nos prochains bonheurs, cet inévitable promesse de nos moments à venir, protégeons-la intensément, si vous le permettez, cette grâce que, volontiers, nous imaginons d'elle immuable, ainsi que nos fragiles persistances...

Car il n'existe pas plus forte marque de déférence au monde envers notre rampante humilité de vivants, ainsi portée à la surface

Essai poétique

vierge du globe terrestre, que le modeste liseron. Lui, simple fleur à la corole en entonnoir : légère et cependant tonitruante ; triomphante, telle une querelleuse trompette de mort ! Et d'une blancheur astrale, de surcroît, tout autant que la sobre et vengeresse pureté d'un nuage...

« Toutes ces femmes qui éclosaient autour de moi étaient belles et fortes. Moi, je n'étais rien d'autre qu'un sous-marin d'eau douce. Elles, elles s'enrubannaient de cette voix profonde qui porte loin, tandis que moi je me la coulais douce. Elles étaient comme une eau de la source, claires et limpides. Tandis que moi, je me liquéfiais dès que le frais bouillon de la cascade frêle se mettait à mousser... C'est ainsi que je le pensais. Et ainsi qu'en elles-mêmes je percevais le monde. Mais lorsque je compris que leur savoureuse fragilité, tout comme leur vaine assurance, n'étaient rien d'autre, en quelque sorte, qu'une vague fierté qu'elles agitaient continuellement devant nous, tel qu'on agite un opaque paravent, alors je crus en vérité que toute mon attitude à moi devenait autrement plus sincère que la leur. Qu'elle se parait même, en l'occurrence, d'une pugnace objectivité. Et qu'en leurs âmes et consciences, à ma fantomatique humilité de gentleman, une mâle connivence elles auraient sûrement préféré... »

Ainsi, souvent se parle à lui-même le liseron, qui ne connaît pas que sa force réside, en réalité, en sa puissante simplicité. Sa clairvoyance est sa moindre franchise - sa droiture se transformant, en l'occurrence, en une future loyauté... Mais comment peut-on vivre, alors, et même mourir d'une unique et tendre loyauté ? se récriminait-il intérieurement.

C'est que la terre est nourricière. Que sa venue prochaine nous est encore et toujours salutaire. Que sa poétique fugace, aussi, nous est comme un sol arbitraire. Mais que cet arbitraire est telle une prairie où il ferait si bon vivre. Où notre horloge intérieure s'y reflète assidument, tel qu'un feu-follet brûlerait en son lointain antarctique. Et que nous nous y étendons très volontiers, ivres de joie comme ivres de vivre... Ne nous refusons pas à cette ultime joie de vivre !

Essai poétique

Car cela n'est pas tout de connaître les mots : listera, ibiscus, fraxinelle, oxalis, germandrée, scrofulaire, artemisia ; il nous faudrait de surcroît en apprivoiser toute la vaste et chatoyante panoplie des nuances. La nuance d'un mot nous est comme la respiration du cœur. Toutes prises ensemble, elles auront tendance à s'augmenter l'une de l'autre, au surplus d'une nature tellement supérieure, tellement infinie ! Plus qu'une simple notion de multiples, la collégialité des fleurs, très assidument, nous invite à vivre la pensée collective du partage. Il s'agirait ici, à proprement parler, d'un valeureux passage et d'une unique et salvatrice transition : telle expérience de la chose immense qui se dégraderait devant nos yeux – un ciel d'été par exemple -, tout en restant identique à elle-même, en force autant qu'en qualité. De cette perception particulière du monde se nourrit le sentiment intime de vivre : car vivre nourrit en nous une extrême et fatidique vibration. Un soliloque avec le sol, la terre, la nature et le son, en eux-mêmes recomposé. Le sens que produisent les mots contient de cette immense multitude de la profusion, et qui en nous se résumerait en une seule et très cordiale vibration. Sommes-nous si nombreux à la percevoir à foison ? Y compris dans cette empreinte fugitive que laisse à nos portes le liseron ?

Chaque mot nous offre cette pressante matérialité de leurs nuances, tout comme les pétales des fleurs nous tendent, eux aussi, les précieuses nuances de leurs dégradés vaporeux. Tout, sur la terre, consiste en une évidente problématique d'expression, et chacune de nos réalités viendra, de fait, s'inscrire dans une systématique poignante d'identification. Et pour hautement s'identifier soi-même, quoi de mieux que de se démarquer de son proche voisin. Quoi de plus enrichissant que de se différencier, à la marge subséquentement, de sa prochaine voisine. Mais le faire suffisamment, malgré tout, pour que cette authenticité du particularisme personnel ne fasse plus l'ombre d'un doute ; ne fasse plus l'objet de la moindre des polémiques. De là, on en reviendrait à cette impérieuse nécessité de la savante différenciation de l'individu, cependant plongé dans la multitude. D'où le monde expert

Essai poétique

qui se meut constamment dans une apologie ardente de la singularité. Nous autres les hommes, nous nous transformons en continu dans un vaste champ de nos singularités, pour le meilleur et pour le pire. Mais le faisons toujours dans le sens de l'irréversible de notre sérieuse évolution, laquelle nous mènera vers le complexe ! Ô beauté inépuisable de notre monde complexe.

La galanterie, cet art de la séduction larvée, n'échappe pas à la règle. Si sa nécessité est tortueuse dans l'esprit, son principe reste limpide dans les faits. Si ses moyens se logent souvent dans la profusion de nos êtres, sa finalité éclatante se devine toujours dans les plis insensés de notre sombre univers. Donc, pas plus que la séduction en elle-même, laquelle nous aura lentement fécondés, nous n'échapperons à sa vigilance. Pas plus que les hélianthèmes ou les clinopodes blancs, le genre rubiacée ou celui, plus elliptique encore, des héliotropes marines - dont nous formons, en quelque sorte, les produits dérivés -, nous ne survivrons hors de cette ardue diversité qui engendre pour nous, et par simple voie de conséquence, son mal-être nécessaire, consistant en une certaine inégalité de nos perfections. Ou plutôt, en l'inégalité triomphante dans nos imperfections... Sinon, nous ne serions que d'affreux multiples identiques de nous-mêmes, sans aucun charme avéré ni aucune vitalité.

Nous en serons donc arrivés, malgré nous et pour l'éternité, à notre âge d'adulte. Notre âge savant de toutes les révélations, s'il en est. Mais âge, aussi, cela va sans dire, de la délectation. Âge de la réalité sombre et de la blanche rédemption. Cet âge où tout devient isolément possible, mais semble pourtant vouloir divaguer en un éternel suspens. Où nous sommes en permanence contraints par le vide qui nous étirent, telle une bulle en suspension dans la durée, pour que nous abordions à des aires indescriptibles. Où tout l'espace nous est ouvert et où, à chaque cité rencontrée, et ceci très allègrement, nous aborderons. Car notre âge d'adulte est un âge du Rubicon.

Essai poétique

Franchir le pourpre et tumultueux Rubicon, cela revient, en quelque sorte, à se donner une chance inespérée de rencontrer l'inspiration. La sage ou guillerette inspiration, laquelle navigue continument hors des limites sobres du temps ; c'est-à-dire hors des contingences étroites du monde de notre verte planète. Souple et malléable comme une danseuse, cet art est consommé de l'immodération corporelle. L'inspiration est comme un long serpent qui vacille et tournoie voluptueusement dans cette évanescence du monde de notre pourpre imaginaire, cependant fortement ancrée dans notre monde du réel. L'inspiration consiste en cette passerelle chargée de fleurs, telle une tonnelle alternée de fastueux bouquets, dissipant alentours leurs molles joutes florales aux vents venus du large. L'inspiration est cette haute clé des champs qui joue le rôle surréaliste d'une lente évaison : salutaire et profonde évaison...

Donc, vouloir se donner les moyens spatio-sensoriels de recréer en nous cette vaste et pure étendue de notre inspiration personnelle serait comme vouloir revenir inlassablement à la beauté inhérente des fleurs. À celle du dahlia empesé, aux lourds pétales inextricablement fripés, mais très exubérants, si l'on puit dire, tel un profond soleil endormi. Et donc, à cette beauté héraldique du sublime, porteuse en elle-même de cette justesse de vivre et de la pertinence, en soi ahurissante, d'une muse...

Comment, en conséquence, pouvons-nous définir la notion même d'une muse ? Comment la définir précisément, elle qui cependant échappe régulièrement à tout modèle érudit et à toute définition d'une norme ? Elle qui n'est, en toute réalité, qu'une simple projection houleuse du temps, se muant à volonté en une improbable matérialité ? Prenant forme et corps pour devenir - certains diront contre nature - notre propre matérialité impalpable ?

La fantasmagorie brumeuse fait généralement partie de son royaume. La psychanalytique obscure n'échappe pas, elle non plus, ni même totalement, à ses studieux critères. Mais en ces distorsions

Essai poétique

étranges des perceptions humaines se reconnaît le phénomène impondérable d'une élection : suffrage unilatéral qui n'a plus rien à voir avec la raison même, mais avec cet arbitraire totalement assumé - une affinité qu'on dirait proprement élective - de savoir mesurer, en l'être nous faisant face, non seulement ce qu'il est, mais tout aussi bien ce dont il serait involontairement porteur. Médium malgré lui, il devient le puissant annonciateur d'un univers lointain, qui cependant lui est en grande partie inconnu. Il n'est que cet agent révélateur d'images qu'on croirait volontiers photographiques. S'instaurant principe chimique en lui-même, tout en devenant le mordant agressif de l'acide, le piquant insistant du sel de chrome, tandis qu'extérieurement on le perçoit tel qu'un devin... Mais peu importera, au grand final, ce que l'on pensera de son pouvoir magique et de sa véritable nature, tant qu'il consentira à tenir à merveille son rôle !

Une muse se définira donc toujours tel un être vindicatif, abrupt, et au fonctionnement plus brutal que ce qu'il représentera réellement dans l'esprit de celui qui l'aura créée. Mais ainsi fonctionne, pour le meilleur comme pour le pire, toute idéalisation sans laquelle le sentiment d'amour par lui-même n'existerait pas...

La muse se révélerait donc être d'une nature aussi ambiguë que son homologue la fleur. Puisque nous venons de voir que l'une et l'autre jouent volontiers le rôle d'écran pour nos intimes perceptions. Un réceptacle inespéré pour nos profondes projections fantasmées. Parfois augmentées de puissants alcools et de quelques rares fragrances...

À l'identique des muses, dans le prolongement extrême de son action, un massif de fleurs, ça vous explose ses hautes vanités au visage, comme les variétés acerbes d'un feu d'artifice. Alors, composons-le ensemble, si vous le voulez bien. D'abord, en son centre bombé, plaçons l'arbuste qui, sous peu de temps, concentrera toutes nos frustes attentions. Un orgueilleux hortensia, par exemple, d'un bleu scintillant ou d'un mauve rutilant, suivant le goût de chacun, sous un

Essai poétique

érable du Japon. Puis, pour en revenir à une évocation nominale des fleurs : des asters, des pivoines, des buveuses d'eau, le tout disposé en un sérieux dégradé. Ou bien, si le terrain est de nature plus sèche encore, de simples amours en cage, du modeste lavandin laborieusement exporté de Provence, ainsi que du thym-serpolet venu de Méditerranée ; le tout doublé de saxifrages rampantes, toute en légèreté... De belles tulipes printanières et de rigides crocus seront concentrés en bordure de la pelouse : car il n'est pas de limite, en ce domaine étroit de l'expressivité, à l'exercice accompli de votre fugace créativité. Puisque le confort de nos yeux ne possède aucune autre forme d'ambition que de se révéler soi-même.

Un solanum et un lantana camara, pour en limiter chacune des deux extrémités, seront, de même, les bienvenus. Si, dans un coin reculé de la clôture, il subsistait un peu de cette ombre d'ordinaire persistante, plantez-y un tapis de muguet ; et que demander de plus, pour qu'y fermentent bientôt nos bonheurs assurés et nos attentes désirées ?

À savoir : ni l'exubérant prunus ni le statique magnolia, jamais, ne s'inviteront de leur propre chef à la fête vivace des fleurs, en fantômes obligés. Mais la haie, qui se dessinera vive dans leur arrière-plan et que le sentiment ardent habitera toujours, sera heureuse d'opérer en tant qu'orfèvre habile du monde - ce grand ciseleur de nos futures émotions, et fort fumeux ordonnateur de nos prochaines destinées... !

Restera cependant qu'à nos fusibles environnements conjoints elles devront s'acclimater, nos plantes. Et, en la matière même et très certainement, nous resterons tributaires de leurs bons vœux, ce qu'elles nous feront régulièrement bien sentir. Et que, pour se faire, elles devront s'accommoder tranquillement l'une de l'autre ! Car sur ce point et au besoin, nous nous en remettons volontiers à leur laborieuse et tenace ingéniosité, puisque mieux que nous elles sauront ce qui les prédestine à s'agrémenter - ou non, d'ailleurs - de la prochaine floraison

Essai poétique

de leurs consœurs. Mais là encore, l'alchimie restant complexe à obtenir, le résultat souterrain n'est pas en soi garanti, faisant partie intégrante de leur sombre métier. Et en l'espèce, nous ne serons pas tous sensibles en égale quantité à leurs murmures exacerbés...

Je possède, pour illustrer ce qui vient de vous être longuement signifié, un portrait de Jacqueline qui en dit long sur sa périlleuse personnalité : pas, ou si peu de fleurs à ses côtés ! Toute sa prestance éclate, cependant, de son buste de marbre blanchi, telle une muse dans sa splendeur et se croyant être une fleur soi-même... Mais ainsi croquée sur le papier, elle néglige manifestement de se regarder intensément dans le miroir que lui offre le monde.

Car une fleur est assurément un microcosme du monde. Elle en est l'horizon flou et souvent incertain, qui tient notre propre reflet comme le prisonnier de ses élégantes et pugnaces virtuosités. Être ainsi enfermés par sa fougue primaire, cela rend notre orgueil d'ordinaire si fier irrémédiablement mal à l'aise.... Ce que semble vouloir en permanence contrecarrer nos désirs intimistes d'une fumeuse pérennité.

Or donc, ceci nous est signifié malgré tout : muses et fleurs ne font, en règle générale, pas un excellent ménage ensemble. Le plus souvent même, leur cohabitation forcée peut s'avérer explosive. Et toutes leurs colères, contenues ou bien malades, par la même occasion, restent inégalées... Je plains celui qui se retrouve inopinément coincé entre une fleur d'aubépine bénie et son affectueuse et féerique muse. Surtout s'il a eu le malheur de l'appeler « sa chère et tendre dulcinée » !

Cette tension interne ne se révélera féconde, pour autant, que si elle demeure sans lendemain. Or il n'est aucun avenir promis aux artistes sans lendemains...

Ceci nous signifie, en tout état de cause, qu'il nous reviendra à coup sûr de choisir. Ce qui, en clair, signifiera aussi qu'il nous faudra

Essai poétique

opter soit pour la richesse objectivée de l'une (Rainer Maria Rilke), soit pour la prodigalité subjective de l'autre (Modigliani) ; mais rarement pour les deux entités accolées ensemble, en un seul et même dessein. Comme ce fut le cas chez Léonard de Vinci, par exemple ; mais, pour ce dernier, si jamais nous voulions prendre sa défense, il ne commercerait que rarement avec les femmes... Les artistes, eux aussi, sont soumis à de certaines nécessités, que, le plus souvent, l'on nomme des contingences. Ce triomphe tonitruant de nos âges en devenir !

Mais peu importe tout cela, en vérité, ainsi que le poids inerte de cette pesante réalité qui nous entoure. La réalité vraie ne devenant, entre nos mains flétries, qu'une auguste déformation très éphémère de nos sentiments absolus. Ce sentiment hautement épuré se révélant être, pour nous tous et en la matière, un pur effort de réassociation ; autrement dit, de réharmonisation du monde réel qui nous est savamment imposé. Soit un effort continu d'une terrible réinterprétation, assumée ou pas, par ailleurs, de cette tenace et vulgaire réalité. Mais pour quel glorieux bénéfice, au final ! Celui, une fois encore, de la conquête à toute force circonscrite de nos furieux âges d'homme.

Ce qui viendrait prouver à point nommé, à tout esprit un tant soient peu attentif, que l'intelligence est faite d'un savant dosage entre un raisonnement tenu, d'une part, et une sensibilité exacerbée, de l'autre. Une égale partie de chacun encadrant l'autre : chacune venant comme pour compléter et stimuler en nous cette intention première de nos entités.

Pour conclusion de cette vaste question : nous ne devrions pas nous en remettre expressément à ce dictat intransigeant de la seule pensée humaine ; ni à ces vagues imprécations désordonnées, issues de nos idées seulement, mais bien plutôt faire une confiance aveugle à l'éclosion fragile, car éminemment constructive, de nos solides intuitions. Tourne le carrousel de nos intenses perceptions !

Essai poétique

Muse, tu es le leurre indispensable de nos vies : notre fascination sévère, autant qu'absolument nécessaire. La tromperie émerveillée offerte à nos entendements humains. Muse, tu es le bruit interne du craquement, de la fissure originelle, de son commencement, le bruit de fond de sa déchirure : cette éclosion chérie de nos esprits !

À l'exact opposé de cette heureuse constatation, nulle duperie de l'ombre, ni aucune autre falsification jamais n'habitera pour de bon la floraison du miel : surtout lorsque celle-ci est montagnarde.

Lorsque la verdeur de nos sommets angéliques, par simple manque d'oxygène, en vient à nous griser de son espace puissant la contingence des neurones évanescents qui nous habitent, et que son herbe, jusqu'ici cependant tenace, lentement se raréfie, la fleur, sagement disposée à l'orée de la ruche, nous reste la vigie unique du règne de la vie. Telle une muse florissante qui musarde, le dominant de leur extrême petitesse, leurs silhouettes rétives veillent benoîtement sur cet espoir fort chancelant du monde. Gaillardement, mais d'une manière en soi gracieuse, elles résistent tant bien que mal et tant que faire se peut au désenrochement progressif d'une végétation on ne peut plus vacillante : cette asphyxie sans joie de la nature et de nos rêves sommitaux ! Nos errements inquiets, parfois, s'y réchauffent de toute leur fraîcheur. Pareillement chétifs, nos vagues égarements d'artistes en mal d'une fébrile création originale, parfois, tentent de s'y réfugier. Leurs évidentes présences, pour un temps, nous rassurent. Muses : quel rôle ingrat, qui pourtant est le vôtre, n'avez-vous jamais endossé ?

Car la muse, à l'image du printemps qui se tapis à l'orée incertain du super-bloom des fleurs, passe le plus clair de son temps dans l'émerveillement enivré de son attente. Attente de la révélation douloureuse de ce qui n'est encore qu'une affreuse et laborieuse gestation. Attente d'une naissance de corps mort-nés, tandis que le cœur épanoui de nos compagnes champêtres ne cesse, de leur côté, de vouloir resplendir. Nous sommes englués dans la confrontation frontale

Essai poétique

de la vie. Au sein de cette excroissance virale, nous sommes comme pris au piège de la peureuse indécision de nos lointains devenirs...

Mais c'est là que, pourtant, la magie opère. Elle, vindicative, car guidée par la force de son caractère intérieur, et souvent soutenue par une joie de vivre qui nous paraît indéfectible. Une force de conviction que rien, jamais plus, ne viendra, à nos yeux, fissurer. Une irradiance, diront certains. Une authentique fulgurance indescriptible, se plairont à croire les adeptes de la régénération spontanée de nos âmes, tandis que les plus enthousiastes et systématiques d'entre nous crieront à une recouvrance d'une sereine énergie vitale ! Une inconscience certainement ; mais souvent nourrie au creux de nous en toute connaissance de cause. Car nul besoin de préciser ici ce qui en constituera le moteur tonitruant, ni en produira l'inestimable carburant...

Face à la notion de durée que tentera d'imposer à nos esprits toute résurgence florale, la tendreté apaisante du bouton naissant nous sauvera. Tendreté qu'il nous faudra, par force et coûte que coûte, en nous proroger.

Qu'elle se loge dans la graine rassurante du tournesol ou dans le calice protecteur d'une fleur de Silène (ceci afin d'en préserver l'intégrité contre le froid, la neige, la grêle, les parasites saprophytes – souvent les plus détestés ! -, les insectes colonisateurs, les frottements rageurs et les insignes déchirures), savoir en toute circonstance se vider l'esprit. Et se mettre en capacité de nous illuminer de cette vie végétative qui nous est proposée en modèle, afin de devenir un jour en capacité de s'imprégner de la surpuissance reconstructive du végétal. La tendreté en deviendra ce baume réparateur que l'on perçoit confusément, à l'arrière-plan de nos grossiers univers d'agression continue : univers contre lesquelles il faudra lutter en familles, colonies, couples ou bien en binômes ; soudés à notre base comme le sont les cinq doigts de la main, pour y former un être définitivement

Essai poétique

organique, que tous les rapprochements réguliers de nos corps confirmeront au quotidien.

Confortés dans nos esprits, nous en deviendrons nous-mêmes ces exquis frôlements de boutons en boutons. Nous grandirons, y compris en pensée, de ces affleurements de l'âme de nos binômes. Tant que nous saurons épandre, et ce tout autour de nous, une phéromone aussi puissante que l'est l'adversité, en permanence nous naviguerons dans ce dédale moléculaire d'une provocante félicité : sans même y prendre garde, muni d'un naturel natif, lequel constituera un signe de bon augure pour notre suite de vivre, en devenant un gage de notre prochaine réussite et atteindre enfin à notre généreuse longévité. Car nous aurons été ainsi mobilisés pour affronter en nous les effets malveillants de cette affreuse longévité...

La découverte heureuse d'un archétype sexuel : cette longue et sinueuse marche vers une cristalline maturité de nos prochains amours !

Notre maturité sexuelle s'acquière en conséquence avec les orchidées dont la déclinaison farouche apaisera nos effroyables effusions. Commençons donc à l'entreprendre avec nos proches voisins. En premier lieu, apparaîtra la belle rousse des anges...

La roussueur dégagée serait-elle perçue telle une adversité ? Sa chevelure, en de longues et sinueuses boucles obsédantes, dont les teintures se perdront en des pigments chimiquement kératinés... ? C'est un sentier de découvertes où rivalisent d'ardeur toutes les lourdes odeurs : en ta pénombre sombre de femme, au creux accidenté de ta journée. Puis nous avons rêvé, tous les deux appuyés au bastingage des années, en feuilles simples ou recomposées. Tes tenues étaient toutes fines et fluides, et leurs contours sobrement dentelés, en cotonnades transparentes et chiffonnées. Et nous découvriions ensemble tes étamines rosacées, loin des aubépines du ciel...

Essai poétique

Ô ma douce colombe : combien de fois avons-nous exagéré cet amour véritable que mutuellement l'on se portait ? Pour se mettre en capacité de l'apercevoir uniquement pour ce qu'il était ; c'est-à-dire être en mesure de systématiquement le débusquer ? Cette alternante conjonction de nos découvertes spontanées, alliées à nos voluptueux baisers... Listera ovata, telle une excroissance de lune, cette offrande savoureuse : tu auras coïncidé avec ma période optimale d'aimer !

Couverte de nids d'oiseaux et de pesantes renoncules, longtemps j'ai respiré en ton exubérante coiffure comme une large émanation solaire. J'en venais à croire naïvement que, tel un fruit de la mer, tu te gorgeais de l'astre diurne par simple capillarité irradiante. Ta rayonnance était toute trouvée : vibration aléatoire, mais création féérique à mes yeux, car tenant d'une magie ancestrale et glanée... J'étais de ton sentier le tendre inquisiteur, le pas lourd et l'esprit envolé, lequel ne sut jamais, par préméditation, vers quelle étrange et souterraine marée il allait te mener. Mais cependant, nous nous y sommes souvent retrouvés, sous ton tendre amoncellement de feuilles jaunes et mordorées...

Et ton incandescence, ainsi, fut mon unique ligulée. Près de tes fleurs radiées ou tubulaires d'artichaud : en ces temps-ci, tu diffusais, en ta douce maison dorée, un arôme discret de pauvre chicorée. Et dans les prés que tu hantais, moi, combien longtemps ai-je espéré ? Et si souvent, à ton parfum ivre de thé, vainement t'ai cherchée ? Toi, telle une précipitation sanglante du ciel, hanté de tes savantes météorites... Cette insistance de velours dont tu faisais mon quotidien. Ou cette potentielle fin navrante d'une irascible histoire d'astéroïdes ?

Mais jamais, dans le ciel, une histoire n'aura fané.

(Fin de la troisième partie)

Essai poétique



Rameau n°III, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron